

## **LE BALÉANTOUR (Colporteur)**

Pays de Tréguier

Conte ou Légende

*E. de Cerny, Contes et légendes de Bretagne, La Tourniole Ed, p 125*

Non loin de la petite ville de Lanmeur, au village de Kernitron, près de l'église si connue des serviteurs de Marie, vivaient au temps jadis une veuve et son fils. Cette pieuse femme l'élevait dans la crainte du péché et l'amour de Dieu, de la Sainte-Vierge et des saints Patrons du pays et la vénération des trépassés; et chaque soir, à la prière, agenouillés sur le foyer, ils donnaient aux morts, en souvenir, un pieux *De Profundis*.

La mère filait pour vivre, et le fils, ayant fait ses communions courait les campagnes en vendant du fil, des aiguilles, des lacets, des gwerz et de pieux cantiques. Il était gentil, sage, poli et se fit aimer de toutes les maîtresses des fermes de la contrée. Bientôt il fut connu dans tout le canton et chacun ne voulut faire ses achats que chez lui; sa boîte était si bien garnie qu'on y trouvait tout ce qui était nécessaire.

Ce jeune garçon s'appelait Ameury, mais il était plus connu sous le nom du petit Baléantour, mot qui, traduit en français, veut dire Colporteur. Donc, il était le désiré et le bienvenu dans les fermes où il échangeait souvent ses marchandises pour du pain, de la bouillie ou de vieux bijoux qu'il revendait bon prix aux horlogers de la ville.

Il prenait souvent du lin, que sa mère filait et vendait pour les quêtes du dimanche. Il rapportait tout à sa mère qu'il aimait et respectait à l'égal du bon Dieu et de la Sainte-Vierge.

Ce petit commerce prospéra tant que sa mère lui fit faire une petite charrette qu'il laissait en dépôt dans les centres, et se servait de sa boîte pour les champs et les chemins, car le petit marchand n'était pas assez riche pour se donner un cheval.

Sa boîte était faite sur le modèle de celle d'un Auvergnat qu'elle avait rencontré dans un de ses voyages de Lannion ou de Morlaix, qu'elle fit remplir de marchandises. Elle la donna à son fils le jour de ses seize ans, et lui dit en l'embrassant :

« Va mon fils, va, sois sage, ne bois pas d'eau-de-vie. Ne fume pas ; dis tes prières soir et matin et que la grâce de Dieu t'accompagne. »

Ameury promit à sa mère de ne pas oublier ses préceptes, et, se croyant un homme important, quitta sa mère un beau matin, au lever du soleil, et se promit de ne rentrer au village que riche et bien monté dans son commerce.

Le voilà donc perdant bientôt de vue les tours de Lanmeur et prenant la route de Guingamp pour Saint Briec ; mais en arrivant au Pontou, notre jeune colporteur rencontra sur sa route un gros marchand Normand dont il admira la voiture et le beau cheval qui la traînait.

Cet homme voyageant côte à côte avec notre adolescent, lui demanda le but de son voyage et le genre de commerce qu'il allait faire.

- Je n'en sais rien encore, jusqu'à ce jour j'ai vendu des lacets, de la ficelle, des aiguilles et tout ce qui est nécessaire aux ménagères ; je ne connais pas ce pays ; je vais où Dieu m'envoie et j'ai, grâce à lui, toujours bien vendu ma marchandise !

- Est-ce que tu crois, grand nigaud, à la grâce de Dieu ? dit le Normand en éclatant de rire.

- Sans aucun doute, Monsieur, j'y crois ; elle est bien grande la grâce de Dieu, car elle nous a fait vivre ma mère et moi. N'est-ce pas elle qui donne la graine à l'oiseau, la laine à l'agneau et le pain à l'orphelin ?

- Ah ! ah ! Imbécile ! Est-ce que tu veux me faire croire à de pareilles sottises ? C'est bon pour tes Bretons ! Tu as bien fait, pauvre innocent, de quitter ton village. Je te parie ma voiture, mon cheval et mes marchandises contre ta boîte que la grâce de Dieu ne vaut pas le pont de Pontorson, mon pays natal.

- Sans connaître votre Pont, Monsieur le marchand, j'accepte votre pari, reprit Ameury tout joyeux.

Car pieux et chrétien fidèle il ne vint pas à douter de la grâce de Dieu, ni du gain qu'il ferait sur le prix de sa petite marchandise, ni du gain de son pari.

Qui prononcera entre nous ?

Si nous remettons l'affaire entre les mains du curé le plus voisin, ce serait un bon juge, dit Ameury.

Pas si bête mon garçon, reprit le fin normand, nous prendrons pour juges les trois premières personnes parlant français, que nous rencontrerons sur la route.

Pas du tout, dit Ameury, est fou l'homme qui doute de la grâce de Dieu !

Tu vas voir, ajouta le marchand.

Un homme sortant d'un champ passa près d'eux,

Hé ! l'homme ! arrêtez, écoutez. Dites si la grâce de Dieu est aussi grande que le pont de Pontorson.

L'homme les regarda, surpris de la question, et leur dit : « la grâce de Dieu est grande, mais le pont de Pontorson est plus grand », et en riant sous cape, il passa son chemin.

Menteur ! dit Ameury.

Attendez, jeune homme, c'est la première épreuve, les autres vous seront peut-être plus favorables.

Un cavalier arrivait à fond de train.

- Arrêtez, cria le marchand!

- Que me voulez-vous ?

- Répondez, lequel est le plus grand, de la grâce de Dieu ou du pont de Pontorson.

- Mes amis, reprit le voyageur, la grâce de Dieu est une belle chose, mais votre pont est encore plus beau.

Menteur et fou! cria le pauvre Ameury, rouge de colère.

Le hasard lui fit rencontrer pour troisième juge, un monsieur très richement vêtu qui leur dit après avoir écouté le marchand :

La grâce de Dieu, quelque grande qu'elle soit, n'est rien près du pont de Pontorson.

Le jeune breton baissa tristement la tête en disant : tous sont des gens de peu de foi; je perds ma boîte, mais non ma croyance en la grâce de Dieu.

Amemy remit sa boîte au rusé marchand, battant des mains; et mettant sa boîte sous ses pieds, il partit au galop, lui souhaitant de faire fortune avec la grâce de Dieu.

Notre jeune homme ayant perdu de vue ce fâcheux compagnon de voyage, il erra dans la campagne, maudissant la malchance qu'il avait eue de trouver sur sa route cet étranger avec lequel il avait eu l'imprudence de lier la conversation et se répétant :

Ils auront beau dire : la grâce de Dieu est grande et j'y crois.

Surpris par la nuit, sans un sou en poche, où irait-il coucher? Il avait en poche du maïs! Où reposerait-il ? Pas de village en vue. Il se désolait en allant devant lui; soudain, il aperçoit à quelques mètres, dans un taillis, une chapelle en ruine. Il se dirige vers ce côté, pas de porte, elle était remplie de foin ; il y entre, se met à genoux, commence sa prière et se couche mollement; il s'endort aussitôt, bercé par sa foi et son espérance en la grâce de Dieu.

Au milieu de la nuit, Ameury se réveille par le bruit léger du vol d'un oiseau, il lève la tête, ne voit rien que la lune éclairant les vitraux ; alors il entend à ses côtés, un petit soupir, puis des voix confuses remplirent la chapelle.

Ameury eut peur. Il s'enfonça sous le foin, mais nerveux, il attendit, se demandant ce que cela pouvait être.

Les voix s'élevèrent, devinrent plus claires; il prêta attentivement l'oreille et vît qu'il assistait à une assemblée de démons.

Il se signa, joignit les mains et écouta très attentivement les esprits de la nuit en répétant : à la grâce de Dieu !

Le premier des démons prenant la parole en ces termes, dit :

« Mon plus beau fait de l'année est d'avoir tenté et gagné la servante du pape d'Avignon, une belle dame du pays, qui, sous le prétexte de servir Dieu, s'était mise à adorer sa Sainteté, auquel elle donnait tant de soin que le fils de Marié en a pleuré. Elle a remis en mes mains la tiare et les habits du saint Pontife. Je les ai mis, je m'en suis vêtu ; sous ce costume, j'ai fait des prêtres, des évêques, de tous les bandits des forêts de l'Allemagne, et je suis parti avec la dame pour Rome. J'ai donné ma bénédiction à la France, ce pays est à moi. Je l'ai bénite de la main gauche; qu'elle est belle la moisson que j'y vais faire; que de jolies filles vont se laisser séduire par mes moines et iront, avec eux, peupler les enfers. Que de

Saints et de Saintes aux yeux du monde seront un jour de la cour de Satan, au lieu de chanter les louanges du fils de Nazareth. Je suis heureux, content ; Satan, mon maître me donnera une récompense !

- Si je ne la prends pas, dit un esprit railleur! Je te laisse ta dame, tes moines et tes jolies filles ; je suis paresseux; ces gens-là donnent trop de peine et ne rapportent guère. J'ai trouvé de beaux trésors ! A moi l'Espagne ! A moi la récompense de Lucifer. Écoutez les amis et dites si je ne suis pas le plus heureux; plus digne que lui du prix promis à notre travail.

Au pied d'un oranger, à Madrid, dans les jardins du Roi, l'or caché des Américains est si épais que la plante dépérit, malgré les soins du jardinier. Avec l'or de l'Espagne, mes amis, quand je le voudrai, je corromprai l'univers. Quel plus beau titre a la récompense du maître ?

- Je ne me mêle ni de moines, ni de filles, ni de pape, ni d'or, ajouta un troisième démon, je ne m'adresse qu'à l'innocence et à la beauté que je conduis en Enfer par une pente très douce. Les femmes se disputent mes regards et tombent dans mes sacs sans s'en apercevoir. Une entre autres m'a occupé toute l'année : c'est la belle Dolorès, la princesse de Portugal ! Elle a osé braver ma puissance en se mettant sous la puissante égide de la fille d'Anne, femme de Joachim; elle a défié mon pouvoir; pour me venger, je l'ai couverte d'une lèpre affreuse qui la ronge de la tête aux pieds; elle, si belle jadis, est devenue si hideuse qu'elle s'est retirée en son palais où elle souffre des douleurs inouïes loin de tous les yeux. Elle ne veut voir personne. Elle est même pour les siens un objet de terreur et de dégoût. Depuis un an elle est dans cet état; elle ne sera guérie que lorsqu'elle ne priera plus le fils de Marie. Quelle conquête que celle de cette femme ! chaque nuit je la visite, elle ne peut manquer d'être à moi ! Elle le sera, ou je perds mon renom d'être le plus beau de vous !

- Jamais! ajouta une voix moqueuse, qui ne s'était pas encore fait entendre, jamais tu ne l'auras! Car le Roi, son père, vient de faire publier un édit, par lequel il la donnera en mariage au médecin habile qui la guérira. Ce médecin, c'est moi, car j'ai trouvé le remède à son mal. Pour le procurer, il n'est pas besoin d'être joli garçon. On réussit près des femmes par d'autres moyens que les tiens. Je vous dis à tous, qu'avant un mois, je la guéris, et que je l'épouse!

- Toi, toi, tu l'épouses ! toi, horrible monstre ! crièrent à la fois tous les démons. Cela ne sera pas ! cela ne saurait être !

On entendit des cris de douleur mêlés à des rugissements. Dans la chapelle, Ameury eut peur. S'il allait être découvert ! Mais les démons ne songeaient guère à lui.

« Dis-nous ton remède, horrible esprit des cimetières; dis-nous ton secret! Réponds, si tu gardes le silence, tu seras broyé sur les tombeaux, tourmenteur des ossements des morts; » criait l'esprit amoureux de la princesse : « Dis-nous le remède. »

Le démon criait : grâce ! et plus il criait, plus on le maltraitait.

Le tapage cessa et d'une petite voix épuisée il dit :

« Sous les racines d'un amandier, dans le jardin d'un riche seigneur de Lisbonne vit un énorme crapaud. Cet animal est aussi vieux que le monde; il n'a jamais vu le soleil. Celui qui lui coupera la tête sans qu'il voie le jour, recueillera son sang dans une coupe d'argent et en frotera les plaies de la princesse ; puis on prendra le cœur de la bête que l'on broiera et mêlera au vin qu'on lui fera prendre par dose, en trois jours, et le quatrième jour, elle se lèvera, sera guérie et plus belle qu'elle ne l'a jamais été. Son médecin l'épousera. Voilà mon secret. Mais en grâce, lâchez-moi. Laissez-moi partir. »

Va-t-en, vil esprit des morts! dirent les démons.

En entendant tinter le premier coup de l'Angelus du matin à l'église voisine, les démons s'enfuirent de la chapelle. Ameury se leva et s'agenouillant aussitôt, rendit grâces à Dieu de l'avoir mis en possession de tels secrets.

Il sortit de la chapelle en réfléchissant à ce qu'il devait faire. Il se dit :

« Si je profitais du secret que le hasard m'a fait découvrir, est-ce que j'offenserais le bon Dieu? Non, car je rendrais service aux hommes et, par la grâce de Dieu, je ferais une fortune qui me mettra à même de faire le bien. Allons, à la grâce de Dieu, et prenons la route de l'Espagne. Je n'ai pas d'argent. C'est égal. Dieu y pourvoiera (*Sic*). Le voyage à pied n'est pas cher. A la grâce de Dieu! n'est-elle donc pas là pour venir (*Sic*) à mon aide. »

Ameury se mit résolument en marche, demanda en chemin son pain et la route de l'Espagne, traversa les Pyrénées et, après un voyage de trois mois, arriva à Madrid. Il fit demander au roi une audience secrète, dans laquelle il lui ferait connaître des choses qui sauveraient l'État de sa ruine et rendraient la santé à la princesse de Portugal.

Le Roi qui voyait l'État dans le besoin admit Ameury au Conseil.

- Sire, dit le Baléantour, vos coffres sont épuisés par les guerres. Le peuple manquant de pain est près de se révolter. Je puis, en une nuit, remplir vos coffres; à cet effet, permettez et donnez ordre que je puisse fouiller dans vos jardins. J'y sais un lieu où vous puiserez à pleines mains l'or du nouveau monde.

- Faites, dit le roi. Gardes, conduisez-le. Si vous n'êtes pas un imposteur, jeune homme, vous serez bien récompensé, vous aurez des titres, de l'or et les honneurs des princes.

Ameury, suivi des gardes, se rendit droit à l'oranger, fit dégarnir de terre les racines et mit à découvert l'or dont il remplit les coffres de l'État.

Le roi voyant les charges portées au palais par les gardes, fit mander Ameury, le combla d'honneurs et voulut le retenir.

- Non, Sire, dit Ameury, j'y reviendrai peut-être un jour; mais ma mission n'est pas terminée. Je dois partir pour le Portugal où je vais rendre la santé à la princesse Dolorès.

- Allez, dit le roi, mais revenez un jour à Madrid. Il le fit escorter par ses soldats jusques aux camps.

Il arriva à Lisbonne suivi de nombreux serviteurs. Il se fit présenter au roi comme ayant découvert un remède qui devait infailliblement guérir la princesse. Le roi, malgré le jeune âge d'Ameury, ordonna qu'on fit, en tout, les volontés du médecin étranger.

Ameury passa plusieurs jours à visiter les jardins des seigneurs de Lisbonne et quand enfin, il eut découvert l'olivier désigné par l'Esprit des nuits, il s'y établit et dès que le soleil eut caché sa lumière, il guetta si bien le crapaud qu'il lui coupa la tête sous le sol; aussitôt retournant la terre, il prit la bête, recueillit le sang, arracha le cœur du reptile et courut au lit de la princesse qu'il frictionna longtemps, sans qu'elle fit entendre une plainte au jeune breton.

Le lendemain, elle se leva, entendit la messe à côté du jeune médecin et ensuite assista au lever de la reine, qui, émerveillée de sa fraîcheur et de sa beauté, proclama sa guérison et le grand savoir du médecin étranger.

Le roi présenta Ameury à la cour comme l'époux futur de sa fille, la princesse Dolorès.

En attendant les préparatifs de l'hymenée, Ameury, devenu grand d'Espagne, prince Portugais, fit écrire au pape tout ce qui s'était passé à Avignon.

Le Saint-Père appela sa servante; celle-ci confessa son crime ; il la fit enfermer dans un couvent, où elle mourut en faisant pénitence.

Le Saint-Père jeûna un mois, conjura les démons et chassa de France les faux prêtres, les faux moines et les amis de ces esprits du mal, qui révolutionnaient le peuple.

Il refusa à Ameury l'invitation d'assister à son mariage, mais lui envoya, en présent de noces, une croix bénite et indulgenciée, avec sa bénédiction pour les jeunes époux.

Le Saint-Père mourut avant d'avoir levé entièrement la bénédiction donnée à la France par le faux pape, et la pauvre France est encore sous la domination des esprits infernaux.

Le mariage se célébra en grande pompe et le nouveau marié, reconnaissant envers sa mère des principes de foi qu'il en avait reçus, l'appela à la cour, mais elle refusa les honneurs et vécut à la campagne où elle était née et mourut fort vieille, entourée de l'estime de tous.

Trois ans après son mariage, le prince Ameury se promenant dans les états que le roi lui avait donnés, rencontra dans un chemin creux une grande voiture qui barrait le passage à ses équipages.

Les contestations des postillons attirèrent ses regards sur le conducteur de cette lourde machine. Quel ne fut pas son étonnement en reconnaissant le gros normand, auteur premier de sa grande fortune.

- Arrêtez, dit Ameury. Mettant pied à terre, il fut droit au marchand; l'appelant par son nom, il lui dit : Me reconnaissez-vous ?

- Non, prince, dit le marchand en le saluant jusqu'à terre.

- Vous ne me reconnaissez pas ! Je suis le pauvre petit colporteur de Lanmeur, le petit marchand de lacets, de fil, croyant à la grâce de Dieu, celui auquel a appartenu la boîte que je vois sur le haut de votre charrette. Je suis aujourd'hui riche, Prince et tout puissant. Direz-vous encore que la grâce de Dieu n'est rien?

Sans votre pari impie, je serais encore le Baléantour, Ameury de Lanmeur, marchand d'aiguilles et d'épingles, tenant sur le dos cette boîte, et voyageant à pied. Gardez cette boîte que vous avez volée à l'enfant sans ruse. Je vous la donne. La foi m'a sauvé. Revenez à de meilleurs sentiments, ce n'est pas en trompant que l'on fait fortune. Le bien mal acquis ne prospère pas. Ne riez pas de la grâce de Dieu, car sans elle, tout n'est rien en ce monde.

Ameury, assis sur la route, près du Normand, lui conta son histoire, sa frayeur, les révélations. des Démons, ses voyages et ses labeurs. Quoique prince, il serra la main du marchand, il lui souhaita la franchise dans ses marchés.

Le Normand, après ce récit, croyant sa fortune faite, vendit sa voiture, quitta le Portugal, et rentra en France.

Il se hâta de se rendre au Pontou, et, au lieu de coucher à l'auberge, il courut se blottir dans les foins de la chapelle abandonnée, à la lueur de la première étoile brillant au Ciel. Sans clore les yeux, il attendit l'heure de la nuit favorable aux esprits.

Depuis quatre ans, les Démons dispersés sur la surface de la terre, n'étaient pas revenus à la chapelle.

Pour le malheur du Normand, minuit les y appela comme par le passé.

Lorsqu'ils se virent tous réunis, le grand Esprit, leur dit :

« Ce lieu n'est plus sûr, mes frères, nos secrets ont été connus par un homme qui en a profité pour ruiner nos labeurs. Voyons si cette nuit, il n'y aurait pas encore quelque personne de cachée dans un coin. Soyons prudents, mes amis, et cherchons bien, avant d'entrer en délibération. »

Les Démons se séparèrent et se mirent en quête, ils ne furent pas loin, trouvèrent et enlevèrent le rusé Normand; ils se le lancèrent de l'un à l'autre et le harcelèrent de telle façon, qu'il ne sut plus s'il était encore de ce monde.

Il criait, demandait grâce, nommait le coupable Ameury, Prince de Portugal. Les Démons, sourds à ses cris, le condamnèrent à être rompu vif, et envoyèrent son âme aux Enfers.

Le lendemain, les paysans du village, en venant chercher du foin, trouvèrent, à la porte de la chapelle, le Normand bien connu, mort, les os broyés par les Démons de la nuit. On dit avoir vu les Esprits jouer à la balle avec le cadavre, qu'ils n'abandonnèrent qu'à l'angelus du matin.

Ameury fut guidé par la foi et ne périt pas. N'avait-il pas pour soutien dans ses peines et ses voyages la grâce de Dieu et sa toute puissance ?

Le marchand Normand ne crut pas à la grâce de Dieu ; il n'avait pas la foi, il mourut tourmenté par les Démons dont il avait les ruses.